

« Quand une femme utilise ses ailes, elle prend de grands risques »

Femmes et écriture en Algérie et au Maroc aujourd'hui

Christine Détrez *

L'écriture s'inscrit souvent chez les femmes du Maghreb dans des trajectoires de résistance. Elle induit des déplacements et modifie les assignations de genre. Il ne s'agit pas pour la plupart d'entre elles de remettre en cause la primauté de leurs rôles de mère et d'épouse, mais d'exister au delà, ou en plus, de cette assignation. C'est bien la pratique scripturale elle-même qui est décrite alors comme un enjeu de luttes.

Depuis les années 90, les femmes semblent avoir conquis la scène littéraire, en Algérie, Tunisie et Maroc. Si l'existence ou pas d'une spécificité féminine, avec ses dérives essentialisantes inévitables, semble aujourd'hui un débat relativement dépassé, en revanche, les corrélations entre écriture féminine et écriture féministe, entre écriture et résistances aux multiples dominations dont sont victimes, ici ou ailleurs, hier ou aujourd'hui, les écrivaines animent encore de nombreux ouvrages. Ainsi, une phrase de Kateb Yacine, dans la préface à *La Grotte éclatée*, de Yasmina Méchakra, paru en 1979, a fait flores dans la critique littéraire et les quatrièmes de couvertures consacrées à ces romancières : « une femme qui écrit vaut son pesant de poudre ». « La création est un acte de liberté fondamental », revendiquait l'écrivaine et journaliste tunisienne Fawzia Zouari aux Rencontres d'Averoes en 2001, avant d'ajouter que « le monde arabe craint la femme, la création, la fiction ». Les études littéraires, en France et de l'autre côté de l'Atlantique, multiplient les analyses thématiques de cette subversion, dans le sillage des *gender* et *postcolonial studies*(1). Ces ouvrages insistent sur la récurrence des thèmes du corps, du regard, de l'oralité, de l'espace et de l'histoire. L'activité d'écriture elle-même est présentée comme transgressive, car enfreignant deux interdits, religieux et patriarcaux, condamnant la prise de parole en tant qu'individu, et en tant que femme.

* *Maître de conférences en sociologie, ENS de Lyon, GRS*

Si ces affirmations de la subversion et de la résistance par principe de l'écriture sont devenues quasiment les prémisses obligées de toute étude littéraire sur les femmes maghrébines, une perspective sociologique permet de les recontextualiser, et d'en détailler les aspects : aujourd'hui, l'écriture est-elle une façon de « résister à l'adversité », pour reprendre les termes que Michèle Petit (2) emploie à propos de la lecture dans des contextes difficiles ? Ce sont les modalités les plus concrètes et quotidiennes d'exercice et de négociation de leur activité d'écrivaine, notamment au sein de la famille et du couple, que nous avons voulu appréhender, par des entretiens (3) menés auprès d'écrivaines vivant en Algérie et au Maroc, afin de voir si et comment, aujourd'hui, l'écriture des femmes « dérange » (4), et quelles modifications de la vie personnelle implique pour ces femmes le fait de s'y investir. Quelles sont ainsi les conditions de cette « envolée » par les mots ?

Ecrire, une activité qui dérange ?

Toutes les écrivaines (5) que nous avons rencontrées ont fait des études, et travaillent. Les rares femmes qui n'étaient pas en activité au moment de l'entretien ont arrêté pour élever leurs enfants, sont à la retraite ou se sont mises en préretraite. Elles sont en majorité professeuses du secondaire ou de l'université, journalistes, mais également avocates, chirurgienne dentiste, ORL, actrice, psychiatre, directrice d'une société de communication, etc. et/ou ont épousé des hommes ayant des situations sociales de ce type. Ces femmes sont donc de milieu moyen ou favorisé, et disposent de capitaux culturels et/ou économiques : être romancière ou poétesse suppose en effet d'avoir fait des études, et, notamment en Algérie et au Maroc, d'avoir les moyens financiers de faire publier son livre, le plus souvent à compte d'auteur. Elles habitent en

ville, et sauf deux exceptions, aucune ne porte de foulard. On est ainsi loin du stéréotype de la femme invisible et cloîtrée à qui l'espace de la rue serait interdit. Néanmoins, les entretiens révèlent les négociations permanentes qu'entraîne la volonté d'écrire. La répartition des tâches ménagères, même dans ces milieux favorisés, reste en effet très traditionnelle, et même si elle travaille, la femme ne doit pas y déroger. Rares sont celles qui témoignent d'une aide de leur mari et encore faudrait-il préciser que ces dernières ont surtout le sentiment de partager les tâches, leurs propos révélant qu'elles font seules le ménage (ou qu'il est délégué à une femme de ménage) et la plupart des repas.

« Donc je me mets devant mon écran et j'ai envie d'écrire (...) Je suis devant mon texte, y'a des idées, allez, en bas, mon mari qui appelle, on veut dîner maintenant ! Oh mon dieu c'est pas possible, ça me coupe... il me dit tu peux revenir après. Il ne comprend pas que non, une fois que l'inspiration est partie ça y est... réchauffer à manger parfois il le fait seul, mais parfois faut qu'on soit tous assis à table ensemble...qu'il y ait moins un dîner familial... mais j'ai pas envie de dîner, laissez-moi !!! (rire) Donc je suis obligée de m'arrêter, je me dis bon ça fait partie des contraintes (...) Je me dis je vais pas m'attarder à ces contingences matérielles et puis finalement le plus important je passe à côté mais bon... comme hier je suis rentrée il était 20h30, il était tard, mon mari il a fait la tête parce que j'étais absente toute la journée depuis le matin. Je suis rentrée direct préparer le repas du lendemain (...) Lui il fait ses trucs, quand il mange, il débarrasse ses affaires, à la rigueur parfois il peut les laver... mais quand il veut » (Dalila, écrivaine algérienne, 55 ans, chirurgienne dentiste, mariée à un avocat, deux enfants)

« Il travaille comme moi à la maison, quand je ne suis pas là, c'est lui qui fait le déjeuner, quand il n'est pas là, c'est moi qui fais le

déjeuner. On fait les taches ménagères tout... ensemble, parfois. On n'a pas de problèmes de ce côté-là. C'est vrai que moi je fais...80% du travail à la maison, lui il ne fait que 20%. Mais ce n'est pas parce qu'il ne veut pas, mais c'est parce que... l'éducation d'où ils viennent, c'est une éducation traditionnelle, et c'est pas facile de... de changer rapidement comme ça » (Latifa, écrivaine marocaine, formatrice en communication, mariée à un professeur d'arabe, deux enfants de cinq et huit ans)

« La gestion du temps des femmes qui travaillent... parce que dans notre famille, quand moi je sors de la fac, après y avoir passé six heures ou quatre heures, et bien je rentre chez moi, je mets mon tablier et je rentre dans la cuisine, et je cuisine pour mon mari, mes enfants (...) Donc on gère, on essaie de négocier des moments, il y a des moments où je peux lire... » (Badra, écrivaine algérienne, 56 ans, psychologue, mariée à un psychologue, trois enfants)

Ecrire suppose alors une course perpétuelle contre le temps. Plusieurs écrivent dans les transports en commun, la cuisine, dans la chambre, entre deux tâches ménagères, la nuit ou le matin avant le lever de la famille.

« Plusieurs fois quand je voulais écrire quelque chose, j'étais souvent avec une poêle ou... une cocotte qui allait... qui brûlait... donc qu'est-ce que je faisais ? J'étais partagée, je prenais des bouts de papier, des fois du papier hygiénique à côté de moi, des fois du journal, donc je mettais mes... mes idées... qui me venaient, et après, j'allais ramasser tous mes papiers, mais je ne me retrouvais pas... J'ai changé de tactique, je me levais très tôt, quatre heures et demie du matin. J'ai pris cette décision, et je me levais. Donc je pouvais écrire, écrire, écrire, et... à sept heures, quand..., sept ou huit heures quand tout le monde commence à bouger, j'étais là..., je devais arrêter. Il fallait arrêter... le jour j'étais comme une somnambule, quand on me parlait

je disais toujours oui, pour ne pas les décevoir, alors que je comprenais rien ! » (Hafida)

« L'esprit, la mentalité de l'homme arabe, il est exigeant, il demande beaucoup... pour que tu puisses écrire, être libre, il faut que tu donnes, que tu fasses à manger, que tu fasses ça, que tu gardes les enfants... -où tu trouves le temps d'écrire ? -La nuit surtout la nuit, quand il dort. J'en profite, je suis toujours la dernière à dormir...-Et tu as une pièce ? -Non, il y a la chambre à dormir, et sinon, j'écris partout, j'écris comme ça, je peux écrire en bus... sur le sac, un stylo que j'utilise au bureau, des papiers » (Malika, environ 45 ans(6), écrivaine marocaine, juriste ayant repris des études de lettres, mariée à un professeur de philo, deux enfants)

Mais l'aspect chronophage de l'écriture n'est pas le seul obstacle : écrire n'est visiblement pas une activité, ou un « passe-temps » comme les autres. Une de celle qui rencontre le plus de difficulté à imposer ses temps d'écriture est par ailleurs passionnée de jardinage et d'*ikebana* (art traditionnel japonais basé sur la composition florale, *NDLR*). Elle peut exercer ces talents sans aucun souci. Alors qu'elle peine à obtenir la permission de son mari pour aller aux rencontres littéraires organisées dans sa ville, elle n'a eu aucun problème à négocier un déplacement à Alger pour y rencontrer un grand maître d'*ikebana*. La réaction de ce mari n'est pas une exception dans notre corpus et est extrêmement éloquente de ce qui se joue dans l'écriture de « leur » femme : dans la majorité des cas, les maris, et au-delà, la famille, oscillent entre indifférence, mépris et rejet déclaré voire violent :

« Il l'a lu. - Et il t'en a parlé ?-Ah non, pas du tout, pas du tout. -Il t'a juste dit, je l'ai lu. -Oui, je l'ai lu, c'est tout. » (Maïssa, écrivaine algérienne, 59 ans, ancienne professeur de français, mariée à un médecin, trois enfants)

« Plusieurs fois, je lui ai dit que j'écrivais, il fait comme si... comme s'il n'a rien entendu, comme si... y'a rien ! » (Nassera, écrivaine algérienne, sans profession, 61 ans, mariée à un chirurgien, quatre fils)

« Je ne cachais pas dans la mesure où ça n'intéressait personne, je n'habitais pas chez mes parents, j'étais mariée, j'étais chez moi, j'avais mes cahiers...-*Et ton mari il ne regardait pas ?* -Non, non ça ne l'intéressait pas.... » (Halima, écrivaine marocaine, vivant en France, mariée au Maroc à un chef de personnel, divorcée, deux filles)

« Ben alors quand quelque chose n'allait pas, c'était la faute des livres, bien sûr ! Si j'avais pas mis le nez dans les livres... un oiseau meurt, parce qu'il adorait les oiseaux, il avait des oiseaux dans

les cages, si un oiseau meurt c'était de ma faute, parce que je m'en étais pas assez occupée, je lui disais, c'est tes oiseaux, c'est pas les miens... Il dit « un jour je les brûlerai » [les livres] je lui dis, « c'est pas grave, j'ouvrirai la cage de tes oiseaux !(...) parce qu'il a l'impression que je m'occupais pas de lui » (Zohra, écrivaine algérienne vivant en France, 59 ans, secrétaire, divorcée, deux enfants)

De même, nombreuses sont celles qui essuient des remarques du même ordre de la part de leur entourage familial. Précisons néanmoins que des effets de génération sont visibles : les plus jeunes d'entre nos enquêtées ont eu beaucoup moins

de réactions négatives de la part de leurs parents, et témoignent de leur fierté, une fois ceux-ci rassurés sur le caractère non autobiographique de certains romans. Elles représentent la deuxième génération de femmes scolarisées, leurs mères ont suivi des études et ont travaillé. La tolérance des parents est d'ailleurs souvent en avance sur celle de la société, et leurs filles en soulignent souvent l'atypie. Ainsi, Lamia a été comédienne en Algérie avant de venir en France faire sa thèse. Soutenue par

les parents dans son activité théâtrale, elle a néanmoins arrêté pour ne pas leur imposer les remarques liées à son identité de comédienne (visiblement synonyme de traînée). De la même façon, le père de Bahaa, romancière marocaine,

l'a défendue publiquement, lors d'une dédicace de son livre(7). L'arrivée des femmes dans l'espace public, le fait d'avoir des parents ayant eux-mêmes suivi des études en est bien évidemment la cause principale, mais il faut noter que selon certaines, la télévision n'a pas joué un moindre rôle. Comme le souligne une des enquêtée, pour le Maroc, « la télévision a quelque chose de très important pour les Marocains, il suffit qu'on vous voie parler à la télévision pour que le lendemain vous êtes très célèbre, pour que tout le monde vous dise on vous a vu, on vous a appréciée, Dieu sait s'ils ont apprécié ce qu'on a dit, ou s'il ont apprécié juste l'apparence, mais bon, les média, et



surtout la télévision, est quelque chose qui, qui rend très service aux écrivains et aux créateurs au Maroc. »

Continuer à écrire et à publier...

On peut se demander ce qui pousse finalement certaines de ces femmes à continuer à écrire, et à publier, qui plus est à compte d'auteure pour la plupart, pour des sommes importantes(8). Et pourtant, elles écrivent, placent l'écriture avant leur métier, et rêveraient d'y consacrer tout leur temps.

Nombreuses sont celles qui présentent l'écriture comme une façon de réquisitionner leur place, « de voler du temps » comme le dit à plusieurs reprises une enquêtée, de s'envoler mentalement : « C'est comme si vous disiez tiens voilà un billet et tu pars pour la Suisse ou la Syrie, voilà, tu vas te détendre pour trois ou quatre heures » (Leila). L'écriture a ainsi l'effet que pouvait avoir la lecture sur la jeune Zina, dans le portrait dressé par Abdelmalek Sayad(9) : comme celui de Leila ou de Souad(10), le père de Zina contrôle toutes ses ouvertures possibles au monde, interdisant amies, sorties, et télévision, et c'est par la lecture (des livres ramenés par sa sœur et des journaux sur lesquels elle épluche les légumes), que Zina « s'échappe ».

Si la fonction d'évasion mentale est souvent avancée, les conséquences de l'écriture sont souvent très concrètes, même si elles restent limitées, dans l'élargissement du périmètre géographique autorisé : les romancières rencontrées à Oran ont fondé un café littéraire où elles se retrouvent, se sont mises à assister aux conférences données à l'université, à fréquenter le centre culturel, à organiser des après-midi de lecture auprès d'autres femmes, et des séances de vente-dédicace-signature dans la librairie-maison d'édition qui les publie. Les invitations à des colloques sont aussi l'occasion de « sortir ».

Mais gagner de l'espace, c'est surtout sortir de ces frontières imposées que sont les rôles de mère et d'épouse. Maïssa dit ainsi avoir eu le sentiment d'avoir vécu, avant de se mettre à écrire, « plus de vingt ans, on va dire vingt ans, d'une vie entre parenthèses (...) Quand je dis entre parenthèses, ça veut pas dire que c'était pas des moments que j'ai... Bon, les enfants... mais j'avais conscience que c'était, que les choix étaient biaisés, dès le départ (...) Et donc une entière disponibilité [à ses enfants]... Plutôt que mise en parenthèses, je devrais parler de mise en retrait de moi, par rapport à moi. Un moi, complètement dans ma vie de mère, et d'épouse, voilà... »

L'écriture est ainsi pour ces femmes le moyen d'exister « pour elles-mêmes », au-delà de l'assignation domestique, à se situer comme individu intellectuellement, si ce n'est socialement, autonome.

« Pourquoi ils ne me donnent pas, à moi, un espace... un moment à moi ? pourquoi je dois exister rien qu'à travers eux [son mari et ses enfants] ? » (Hafida)

« Et j'ai dit à mes enfants : j'ai 58 ans, je ne vais pas vivre encore 58 ans ! Le peu de temps qu'il me reste encore pour vivre, c'est pour moi ! Donc pour écrire... » (...) « J'estime que j'ai mené plusieurs années à mener un combat, c'était un combat pour moi, la maison, la maison, la maison, les enfants, le mari, et moi ? Moi ? Maintenant, combien qu'il me reste de temps, moi, pour vivre encore ? (...) Avant, je n'existais pas pour moi, avant. Je n'existais que pour... j'existais pour mon mari, pour mes enfants, pour ma famille » (Insaf)

« Quand tu arrives à quarante et quelques années, tu te dis, qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ? C'est bien, des enfants beaux et intelligents, qui ont réussi... Ça te remplit toute une vie, ça, c'est bien... c'est la satisfaction d'une mère et tout ça... J'ai fait tout ça, mais



moi...qu'est-ce qu'il en sera de moi, est-ce que je vais continuer à être prof, sans espoir ni de promotion, ni de... est-ce que je vais continuer dans cette vie... Il y avait ce besoin de ME prouver à moi qu'il y avait autre chose » (Maïssa)

« Ce qui fait qu'on n'a jamais eu notre liberté en tant que femmes (...) On n'a jamais eu... on ne sait pas... si ce n'est cette liberté individuelle que tu prends, par l'écriture, par l'art, par l'expression que tu prends *-et toi, écrire ça a changé des choses ?* -ah bien oui. Ça m'a installée dans ma liberté. » (Bouchra, écrivaine marocaine, 54 ans, directrice d'une agence de communication, mariée à un français, pas d'enfant)

La prise d'autonomie intellectuelle peut ainsi être la prémisse d'autres changements. Hafida envisage de passer le permis de conduire, pour ne plus être dépendante de son fils qui la conduit, et d'apprendre l'informatique, pour ne plus être dépendante de sa fille qui tape ses romans : « c'est ma maladie, la dépendance »... Elle commence également à se révolter contre les exigences de son éditeur à compte d'auteur, envisageant de faire jouer la toute nouvelle concurrence...(11) De la même façon, Zohra,

Algérienne vivant en France avec son mari algérien sur un mode extrêmement traditionnel, et publiant à compte d'auteur, se réjouit du départ de son mari, après sa retraite, « pour en trouver une au bled qui ne saurait pas lire ». Une autre, algéroise, a été retirée de l'école après la terminale et enfermée, « *hejbâna* » (gardée à la maison). Ses sorties se limitent « de la porte d'entrée à la voiture, et de la voiture à la porte d'entrée, je pouvais ne pas porter le voile, personne ne pouvait me voir ». Elle suit des cours par correspondance, ses professeurs l'encouragent à écrire et publient dans un journal un de ses poèmes, puis un autre. Ce sont ces publications qui, à trente-sept ans, vont lui permettre de négocier avec ses parents –chez qui elle vit toujours car elle est célibataire- de travailler dans ce journal, d'abord uniquement par demies journées, comme correctrice, puis comme journaliste. Elle voyage aujourd'hui dans toute l'Algérie pour ses reportages et est envoyée en Europe pour couvrir certaines manifestations.

Les femmes de notre corpus qui ont rompu ouvertement avec les rôles assignés sont certes des exceptions : refuser de se marier ou épouser un Européen (Bouchra), divorcer et refuser de retourner vivre chez ses parents comme le veut l'usage (Samia), habiter seule (Sanaa, Soumaya), quitter mari, enfants et domicile, et demander le divorce, risquant alors la prison pour femmes au Maroc (Halima), se marier pour avoir un enfant, et divorcer ensuite (Bahaa). Mais l'écriture s'inscrit souvent chez les femmes que nous avons rencontrées dans des trajectoires de résistance : faire des études par correspondance malgré l'opposition des parents (Rafia), passer le permis et travailler malgré celle du mari (Zohra), refuser de porter le foulard ou d'arrêter de travailler lors de la décennie noire (Maïssa, Dalila, Insaf, Fatima, etc.)...

L'écriture elle-même induit des déplacements et modifie les assignations de genre. Il ne s'agit pas pour la plupart d'entre elles de remettre en cause la primauté de leurs rôles de mère et d'épouse, mais d'exister au-delà, ou en plus, de cette assignation. C'est bien la pratique scripturale elle-même qui est décrite alors comme un enjeu de lutte, en tant qu'activité concrète qui prend du temps et de la place et, qui effectivement, peut être vue comme une transgression des frontières traditionnelles, une revendication de son identité et de son individualité, même limitée au cadre familial..

Laissons alors le dernier mot à la grand-mère de Fatéma Mernissi, qui met ainsi en garde sa petite-fille : « « Quand une femme utilise ses ailes, elle prend de grands risques », disait-elle. Et elle ajoutait que le contraire était tout aussi vrai. »(12) ■

NOTES

1. Par exemple : Boehmer E., *Stories of Women, Gender and Narrative in the Postcolonial Nation*. Manchester University Press : Manchester and New York, 2005 ; Chaulet-Achour C., *Noûn. Algériennes dans l'écriture*. Paris : Séguier, 1999 ; Déjeux J., *La littérature féminine de langue française au Maghreb*. Paris : Khartala, 1994 ; Donadey A., *Recasting Postcolonialism. Women Writing Between Worlds*. Portsmouth : Heinemann, 2001 ; Gafaïti H., Crouzières-Igenthron A., *Femmes et écriture de la transgression*. Paris : L'Harmattan, 2005 ; Gontard M., *Le récit féminin au Maroc*. Paris : Plurial, 2005 ; Hughes L., *Ecrits sous le voile. Romancières algériennes francophones, écriture et identité*. Paris : Publisud, 2001 ; Segarra M., *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*. Paris : l'Harmattan, 1997, etc...
2. Petit M., *L'art de lire ou comment résister à l'adversité*. Paris : Belin, 2008.
3. Nous avons ainsi interrogé une cinquantaine d'auteures, en Algérie et au Maroc, vivant et publiant dans leur pays.
4. C'est la même question qui est posée au départ de l'étude du Christine Planté sur les femmes auteurs du XIXe siècle, qui vise à la « compréhension de ce qui, chez les femmes qui écrivent, *dérange* si fort » (Planté C., *La petite sœur de Balzac*. Paris : Seuil, 1989, p18).
5. sauf une, retirée de l'école par sa belle-famille malgré la promesse qu'elle pourrait continuer.
6. Elle ne connaît pas son année de naissance.
7. Quelqu'un dans le public ayant déclaré que son père devait avoir honte d'elle, il s'était levé pour déclarer qu'au contraire, il en était extrêmement fier. Dans les deux cas, même si une génération sépare Lamia et Bahaa, que l'une est algérienne et l'autre marocaine, il s'agit de parents ayant manifesté un grand esprit d'ouverture depuis l'enfance, encourageant leurs filles à voyager, etc.
8. Environ 300 euros en moyenne, le salaire moyen étant de 200 euros en Algérie.
9. Sayad A., « La lecture en situation d'urgence ». In Seibel B., *Lire, faire lire*. Paris : Le Monde Editions, 1996.
10. La plupart des pères des écrivaines plus âgées les ont poussées à faire des études, mais ont été extrêmement stricts et traditionnels sur tous les autres aspects de leur vie (apparence corporelle, fréquentations, etc.)
11. Au moment de l'enquête, une nouvelle editrice venait de s'installer à Oran, remettant en cause le monopole du libraire éditeur.
12. Mernissi Fatéma, *Le harem et l'Occident*, Paris, Albin-Michel, 1987, p.10.